CLEMENS
J. SETZ

L'Amour au temps de l'enfant de Mahlstadt

nouvelles traduites de l'allemand
par Claire Stavaux

Jacqueline Chambon

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Parfois très courtes, toujours mystérieuses, ces nouvelles laissent le lecteur sans voix devant des situations inexplicables ou grotesques, des gestes tendres ou insidieusement cruels.

Que penser de cette statue érigée au milieu de la ville qui représente un enfant aux yeux baissés, comme humilié ? Durant la journée, les habitants se rassemblent autour de l'enfant de Mahlstadt en manifestations festives et musicales. Mais la nuit, armés de bâtons et de chaînes, ils viennent frapper la sculpture que l'artiste leur a laissé le soin de terminer, leur confiant la tâche de "lui donner la forme considérée comme parfaite d'un enfant". D'abord enflammés par l'amour de l'art, les citoyens deviennent vite ivres de colère, au point d'en perdre presque la raison.

« Clemens J. Setz est l'enfant prodige de la littérature allemande : radical, absolu, d'un ton résolument différent de celui de ses contemporains. D'un désespoir apocalyptique. »

Die Zeit

Extrait de la publication

CLEMENS J. SETZ

Clemens Jonathan Setz, né en 1982, a étudié la littérature et surtout les mathématiques, selon lui moins ennuyeuses. Dès son deuxième roman, il fut nominé pour le Deutschen Buchpreis et obtint le prestigieux prix Ingebord-Bachmann. L'Amour au temps de l'enfant de Mahlstadt *a reçu en 2011 le prix de la Leipziger Buchmesse, un prix très littéraire qui consacre chaque année le plus prometteur des écrivains de langue allemande. Il est par ailleurs traducteur et vit à Graz.*

Extrait de la chanson *Tom's Diner* (Suzanne Vega) p. 171
© Waifersongs Ltd / WB Music Corp

Titre original :
Die Liebe zur Zeit des Mahlstädter Kindes
© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2011
publié avec l'accord de Suhrkamp Verlag, Berlin.

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN978-2-330-01675-3

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CLEMENS J. SETZ

L'amour au temps de l'enfant de Mahlstadt

nouvelles traduites de l'allemand
par Claire Stavaux

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication

Pour Julia.

Extrait de la publication

ATTENTION!
WHEN THE TRAIN IS NOT STOPPED
IT WILL BE CONSTANTLY MOVING

Pancarte dans un train américain.

Verre opale

Il ragazzo non osa guardarsi nel buio,
ma sa bene che deve affogarsi nel sole
e abituarsi agli sgaurdi del cielo, per crescere un uomo.
Cesare Pavese

Il y en avait des myriades, elles étaient innombrables et omniprésentes, ces zones grises abandonnées à la tristesse, la folie et la solitude, et logées dans les objets, les bâtiments et les situations : les garages grands ouverts avec leur immuable tache d'huile au sol, les poubelles qui débordent, les chiens à trois pattes, ou pire, les arrêts de bus où l'on est comme enchaîné à l'air libre ; puis d'autres choses, comme les couverts tordus, les moufles aux bords sales, les grains de sablage des routes en hiver, qui flottent dans les empreintes de pas laissées sur le sol de la cuisine, les cabines téléphoniques carbonisées, les buissons à l'odeur d'urine, où viennent se nicher pourtant des centaines de moineaux, les habits d'été aux couleurs qui s'estompent dans la lumière déclinante d'une cage d'escalier, avec ses petits balcons en forme de bénitier plongés dans la pénombre entre deux étages, sans aucune indication de leur utilité ; toute cette effroyable mélancolie et désolation d'un quai de gare, le va-et-vient du regard, à gauche : des rails à perte de vue, puis à droite : même spectacle, et la vaine tentative de s'agripper aux plis de la jupe maternelle, face à cette infinité sans issue, qu'on retrouvera sous une forme plus anodine le lendemain à l'école, dans l'échelle infinie des nombres.

Et Mars et Vénus, les planètes du soir, qui sortent des espèces d'antennes quand on les regarde en clignant de l'œil : de petits insectes pris dans de l'ambre au-dessus des toits de la ville.

Depuis que mon frère Bernd était parti de chez nous, je n'arrivais plus à passer une seule nuit sans me réveiller. Avant, je me

Extrait de la publication

sentais toujours rassuré quand je l'entendais ronfler, marmonner dans son sommeil, remuer avec la lenteur monotone d'une pâte qui lève.

Je faisais des cauchemars toutes les nuits : de longs corridors mornes où il fallait affronter différents degrés d'immobilité ; des portes fermées à clef, avec des inscriptions en langue étrangère ; ma mère qui ne me reconnaît plus et demande à mon frère de me montrer la sortie ; des courses-poursuites à travers nos caves où sont stockés des déchets nucléaires ; un animal moribond, venu se blottir dans un des parapluies noirs, et qu'on ne peut plus déloger ; de la glace rougeâtre qui se brise sous le pas du patineur ; du maquillage de clown que l'on ne parvient plus à retirer. Et dans presque chacun de mes rêves, je retombais sur une flamme bleue qui jaillissait subitement, sortie de ma montre, d'un morceau de pain, d'un parapet qui cédait alors sous mes pas en me précipitant dans le fleuve, de porte-monnaie, de cornets glacés, de pièces de Lego, d'yeux inconnus. Je détestais cette flamme bleue, le plus atroce était sa couleur, cette nuance de bleu que de jour je n'apercevais nulle part. Elle ne se laissait pas davantage saisir sur la feuille de dessin, les dégradés de couleurs fournis par la boîte à crayons Pélican n'étant pas suffisants. Je tentais de donner un nom à cette flamme pour qu'elle cessât enfin de me hanter, mais ça ne marchait pas.

À ces cauchemars venaient s'ajouter mes difficultés à trouver le sommeil. Les membres de mon corps refusaient tout simplement de se détendre. Mes doigts restaient éveillés jusque tard dans la nuit et gigotaient, comme deux araignées nerveuses, par-dessus la couette. De plus, j'entendais mes parents aller et venir toute la nuit dans l'appartement, pousser des meubles, chuchoter, parler entre eux. J'étais souvent sorti de ma chambre quand veiller à cause du bruit qu'ils faisaient devenait un vrai supplice, mais ils étaient juste assis dans la cuisine ou au salon, gênés, déconcertés, et surpris de me voir encore debout à cette heure – et me conseillaient de retourner me coucher.

Je n'arrivais pas à m'expliquer ce qu'ils faisaient. De quoi pouvaient-ils bien discuter à longueur de temps ? Ils ne laissaient

rien transparaître dans les conversations du dîner. Étrangement, c'était toujours aux alentours de minuit qu'ils se mettaient à chuchoter et parler ensemble, tandis que je luttais avec l'angoisse de rester cette fois les yeux ouverts toute la nuit.

Quand vraiment plus rien ne marchait, je sortais la caisse bleue de dessous mon lit.

*

Les enfants au parc ressemblent à des proscrits, ils courent en tous sens, comme en quête d'un refuge pour la nuit. Si nous restions quelque part trop longtemps, nous nous faisions importuner par les mendiants, qui se débattaient avec un filet de bave au menton ou remuaient leur main dans le pantalon, comme pour imiter un cœur qui bat. Il y avait alors deux possibilités : crier à l'aide ou bien se battre. C'était le plus souvent la bagarre qui l'emportait dans nos têtes, pour que personne ne remarquât que des larmes se mêlaient à nos voix.

Nous ne croyions en rien. Nous parlions à tout bout de champ de groupes de musique, de fugues, de francs-tireurs et d'agressions, d'apprendre un art martial difficile et même d'aller séduire une fille. Au fond, pour autant que nous pouvions en juger, tout cela était lié.

C'était une situation des plus insolites, un dispositif des plus mystérieux : un monde où il y avait des *filles*, les filles dont on nous séparait pour les leçons de gymnastique et qui, de leurs voix plus aiguës que les nôtres, se parlaient en utilisant un code secret séculaire, mis sous scellés et strictement observé. Toute tentative de déchiffrer ce code menait à la catastrophe : larmes, hurlements, parents et professeurs qui attiraient notre attention sur la différence entre les sexes et nous tiraient par le poignet dans une autre direction.

Pour de mystérieuses raisons, c'était précisément cette infériorité physique des filles qu'on nous rabâchait sans cesse, leurs bras et leurs jambes d'une constitution plus faible, qui nous rendait furieux – elle semblait faire injure à nos propres corps. Nous, on

aurait beaucoup donné, c'est-à-dire payé, pour se retrouver seul avec une fille, ne serait-ce que cinq minutes, seul avec elle dans une pièce fermée à clef. Seul et sans conséquences.

Il n'y avait aucun moyen de nous calmer.

Durant bon nombre d'heures de cours, je pensais au plaisir extraordinaire de changer une fille, de préférence une du tout premier rang, une de celles qui portaient des lunettes et une longue queue-de-cheval, en statue – non pas en une de ces statues de pierre, elle devait simplement être incapable de bouger et, si ça ne tenait qu'à moi, les yeux fermés et sans vêtements. Tout ce que l'on pouvait envisager avec une fille comme celle-là, tout, carrément tout ; excité comme je l'étais, je n'eus rien d'original à raconter à mes camarades. Comme moi, tous étaient avides de ce genre d'histoires, de ces visions obsessionnelles que l'un de nous avait eues une nuit et retraçait le lendemain devant la classe – ces fantasmes épouvantables, faits de souhaits exaucés et de trésors volés. Mon cœur se transformait chaque fois en une sorte de livre aux pages tournées par le vent, dès que l'un de nous racontait une nouvelle histoire, un épisode, une idée, des règles de jeux ou de torture ; et bien évidemment, chacun devait surpasser l'autre, et nous nous adonnions ainsi à des improvisations qui poussaient sur un terrain obscur et nous hantaient des journées entières, quand nous étions particulièrement inspirés.

« Laura… avec sa longue queue-de-cheval (comme ce mot-là était goûteux !)… si elle se mettait à genoux… comme un chien… et là on lui attrape les cheveux et les lui fourre entre les fesses… qu'elle s'essuie le cul avec sa natte…

– Ou alors tu lui entortilles les cheveux comme ça, regarde comme ça…

– Et puis t'envoie la purée ! »

Et ce mot cochon, dans lequel on entendait *pureté*, donc propre, immaculé, nous fondait dans la bouche avec un petit goût salé.

Le fait que les filles ne s'intéressaient pas du tout à nous, et ne semblaient pas le moins du monde parler de nous comme nous le

faisions d'elles, nous incitait à nous élancer avec de plus en plus d'audace.

Le seul endroit où il n'y avait pas de places assignées pour les filles et pour les garçons, c'était l'église.

À l'église, tout était question de limites à respecter et à ne pas dépasser, dans cet immense bâtiment presque toujours désert. Jusqu'à l'autel et pas plus loin. Non, jusqu'aux marches devant l'autel. Et défense d'entrer dans la sacristie, pas sans surveillance.

L'écho de nos pas s'étirait longuement : *Chiche… Chiche… Chiche…*

C'était du père Johann que nous avions reçu notre première communion, singulier martyre fait de bricolage et de cierges rituels qui peuplèrent mes rêves durant des mois. Et toutes les filles en blanc. Les prières récitées à voix haute. Le déroulement de la messe comme les strophes d'un poème appris par cœur. L'intercession, un mot bien étrange. La longue rangée de filles et de garçons avec leur cierge à la main. Le photographe en sueur sur le petit parking communal.

Moi, j'aimais bien aller à la messe, car j'y retrouvais beaucoup de mes anciens camarades d'école. Les élèves du lycée que je fréquentais depuis six mois étaient encore tous des étrangers pour moi et ne réaliseraient plus le tour de force de gagner mon amitié.

Le jour où je reçus à la communion le thaler de papier blanc, qui recelait des bribes du Rédempteur et n'avait aucun goût, et que je me gardai bien d'avaler, je frappai pour la première fois quelqu'un. Michael.

« Voici le corps du Christ », dit le père Johann, accomplissant l'inconcevable, qu'il avait déjà maintes fois accompli et, au bord de l'évanouissement, je reçus comme une décharge électrique – il me déposa la petite hostie blanche sur la langue. Je pris soudain conscience que j'avais spontanément gardé la bouche ouverte, ce qui me perturba et m'exalta encore davantage. Je compris alors qu'il venait simplement de se produire ce que tous m'avaient déjà expliqué en long et en large.

L'hostie restait collée au palais et se transformait en une bouillie blanche et visqueuse si l'on ne faisait pas attention. En tout cas nous, nous faisions attention.

C'était très simple. Il suffisait, une demi-heure avant, de courir dans tous les sens avec la bouche ouverte, le blouson défait, et en plein vent, dans le parc ou devant l'église. Ou, si ce n'était pas possible, d'inspirer et d'expirer en se bouchant le nez, comme si on était enrhumé. La gorge sèche, on attendait la fin de la messe puis on recevait – quel frisson singulier me saisissait chaque fois en entendant ce mot – la communion, l'oblate blanche. Elle venait aussitôt se coller à la paroi intérieure de la bouche et on pouvait sans risque la sortir pour la montrer aux copains, éparpillés avec leurs parents devant l'église dans l'allée de graviers, juste à côté d'un garage à vélos en désordre.

Tout en haut, au-dessus de l'autel, il y avait un vitrail blanc et rond en verre opale que je fixais toujours quand je *recevais*. Il était tout aussi blanc et rond que l'hostie dans ma bouche, et la distance qui me séparait du haut vitrail s'annulait presque quand son format réduit, l'hostie, se collait à mon palais. Comme une corde tendue entre deux points éloignés l'un de l'autre. Ce vitrail était l'un des rares objets à exercer sur moi un effet indéniablement sacré, semblable au spectacle d'une fleur en décomposition, de notre propre peau sous une loupe puissante ou de celui des poissons morts sur le marché, avec l'air effaré de leurs yeux fixes.

Seul avec quelques camarades sur le parking de l'église, j'ouvris la bouche pour leur montrer l'hostie intacte.

« Donne…

– Laisse-moi ! »

De ses doigts qui sentaient la salive, Michael me saisit au visage, aux lèvres. Je le repoussai.

Il tituba en se rapprochant, d'un air idiot et joueur. Je lui fichai mon poing dans le ventre puis, tandis qu'il se recroquevillait, lui assénai des coups sur la nuque. Nos camarades s'écartèrent.

La mère de Michael nous avait vus et se précipita au secours de son fils. Elle cracha quelques injures à mon intention avant

Extrait de la publication

de le tirer par le poignet. Il se laissa conduire comme un aveugle, grisé de constater que son corps pût ressentir la douleur.

Je restai en retrait et me mis à mastiquer avec excitation.

*

Au loin des cheminées faisaient signe en tombant, l'enfer se répandait comme une traînée de poudre sur le quartier, sur le Volksgarten, l'hôpital des Frères de la Charité, l'orphelinat et le garage du parc. Dans l'arrière-cour de notre maison, sur les balcons et les fenêtres. Dans les mangeoires d'oiseaux, sur le bout de mes doigts. Sur ma peau même il se répandait, un enfer comme de la mousse chaude et humide, un enfer comme un médaillon que l'on ne quitte jamais, un enfer comme une partie du corps interdite qui ne sèche vraiment jamais, sur laquelle tout vient se coller et comme du papier buvard lentement se désagrège. Un sèche-cheveux se détachait de mon épaule, il gouttait sur le sol. Il était minuscule et vivant. Je le touchai de la pointe du pied, il se mit alors à décrire des cercles comme une fusée de feu d'artifice. Il devait y en avoir encore des centaines comme celui-là dans mes épaules.

Je poussai une expiration épouvantée. En me levant je traînai derrière moi les images du rêve, au bout d'un long fil de cerf-volant qui faisait un bruit de ferraille.

J'entrai dans la cuisine. Comme toujours, mes parents restèrent un instant figés dans la position qu'ils avaient à ce moment. Je les avais *interrompus*. Je les interrompais tout le temps. Les autres enfants saluaient ou surprenaient, moi j'interrompais.

Ma mère, devant la cuisinière, tenait une cuillère à la main et raclait le fond d'une poêle. Mon père la fixait du regard.

« Tu peux arrêter ?

– Quoi ?

– Ce bruit. Ce grattement.

– Ça ne peut pas attendre…

– Arrête !

– Si je ne le fais pas maintenant, autant jeter la poêle tout de suite !

– Il faut te faire une demande par écrit ? »

Extrait de la publication

Mon père s'était levé. Puis il me regarda et se rassit. Préserver la normalité. Tout va bien. Personne ne se dispute.

C'était pitoyable.

Ils avaient tous deux des cernes marqués, la peau grise en dessous et aussi flasque et détendue que si des plombs y avaient été accrochés toute la nuit.

Tant que je restais dans la cuisine, ils gardèrent le silence, ils m'épargnaient. Je les détestais pour cela.

Ils étaient à tel point absorbés par eux-mêmes que ni l'un ni l'autre ne remarqua qu'on ne m'avait pas servi de petit-déjeuner ce jour-là.

C'est bien fait pour eux, me disais-je.

Le moment viendrait où j'irais tellement mal qu'il leur faudrait sur-le-champ changer de comportement.

*

Quand mes parents n'avaient pas le temps de rentrer pour déjeuner, c'était Inge, l'étrange voisine, qui venait me voir. Elle restait assise dans la cuisine et attendait qu'on lui parlât. Nous ne fermions pratiquement jamais la porte de l'appartement à clef ; il y avait peu de criminalité dans notre quartier, malgré le sombre Volksgarten juste à l'angle de la rue.

« Salut, lançai-je vers la cuisine.

– Salut, dit Inge, regarde… »

Elle me fit signe d'approcher pour me montrer sa plante de pied. Elle était noire et présentait une sorte de dessin, fait de crasse incrustée.

« Les plantes de pied… », dit-elle avec un petit hochement de tête encourageant, et elle rit de sa manière à elle, d'un rire large et déferlant.

Inge faisait bien la cuisine et racontait sans cesse l'histoire de l'agneau rejeté par sa mère, qu'elle avait essayé d'élever quand elle était petite. J'aimais bien entendre cette histoire. Inge avait perdu la raison depuis longtemps déjà. C'était pour cela qu'elle savait si bien cuisiner et raconter des histoires.

Extrait de la publication

Et il y avait un autre avantage quand Inge était chez nous : elle me laissait aller partout sans me poser de questions.

Malgré la petite bagarre devant l'église, Michael se réjouissait toujours de me voir. Il savait que j'étais plus intelligent que lui et donc aussi plus ingénieux. Il était particulièrement content quand sa mère nous laissait seuls tous les deux, et sans me quitter d'une semelle, il faisait la sourde oreille aux phrases prononcées sur un ton normal mais réagissait à tout ce que je disais d'une voix légèrement altérée.

Je m'étais mis en tête que Michael m'appréciait pour mon intelligence et mes idées de jeux inventives et, en même temps, je le détestais pour cette faiblesse. Dès qu'il me faisait sentir l'ascendant que j'avais sur lui, je ne me contrôlais plus.

Il fallait bien avouer pourtant que les jeux avec lui étaient mes préférés – embusqués derrière un monticule de matelas, postés en sentinelle au balcon, enroulés dans quelques couvertures à pois rappelant les motifs de l'armée, ou dans le jeu des blessés où nous étions tous deux victimes d'une fusillade, ou des mutilés qui se traînaient à travers un désert, ou bien une jungle ou une banlieue désolée – ces jeux remplissaient le critère essentiel que je leur connaissais : ils m'échauffaient.

Ce jour-là, on jouait sur son ordinateur. Je proposai quelque chose d'autre, mais la mère de Michael était encore là, et je compris sa réticence. Il voulait garder le plaisir pour après, j'aurais fait exactement pareil. Nous étions assis côte à côte devant l'écran, Michael était allé me chercher une chaise dans la cuisine, un modèle en bois clair qui n'était pas assorti au fauteuil de bureau foncé sur lequel il était à moitié agenouillé, à moitié assis. Ses doigts étaient jaunes, sales et grassouillets. La demi-croix formée par les touches fléchées sur son clavier était effacée et graisseuse. Dieu merci, je n'avais pas à la toucher. Michael avait hâte d'entendre sa mère tirer enfin la porte de l'appartement derrière elle et nous laisser seuls. Nerveux, il perdit ses moyens et des erreurs ridicules lui échappèrent.

Je le rappelai à l'ordre en lui demandant de se concentrer.

Il se leva pour écouter à la porte. Lorsqu'il entendit les pas de sa mère qui sortait de la salle de bains, ses épaules se baissèrent.

« Reviens ici », dis-je.

Je ne supportais pas que la présence de sa mère fût plus importante que la mienne. Je ne lui rendais visite qu'une fois par semaine après tout. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire que sa mère fût là ou pas. Déjà que nous ne pouvions pas jouer à de vrais jeux tant que nous n'étions pas seuls, il aurait quand même pu…

« Mais qu'est-ce que tu fais !? »

J'avais crié, je baissai aussitôt la voix. Aucune raison d'attirer sa mère.

« Rien du tout », dit-il.

Il avait posé son index sur la touche de la flèche vers le haut, de sorte que son joueur se dirigea vers le mien, sans plan d'attaque, sans aucune chance. Je l'emportai et criai de plus belle :

« C'est quoi ça ?

– De toute façon c'est fini », dit-il.

Son visage empâté, sa mollesse, son amour intempestif dont il me privait tant que sa mère était dans l'appartement – tout cela me poussa à l'acte, à porter le premier coup libérateur. Je me jetai sur lui et lui assénai des coups de poing sur le front. Il gigotait sous mon poids en poussant des couinements. J'en décochai encore un, cette fois sur sa joue rejetée en arrière. Quelques taches rouges se mirent aussitôt à luire. Il leva vers moi son regard fixe, craintif et ahuri. J'aurais pu sur-le-champ lui passer une petite boucle de métal à la lèvre ou dans le lobe de l'oreille.

Quelques secondes après le coup d'envoi, il n'était déjà plus question de l'acte lui-même, c'était plutôt la connexion de certaines choses et certains objets qui, sur le moment, s'avéra nécessaire. Les lunettes, les doigts, le crâne rond et clair, le tee-shirt taché, le cartable, tout cela ne demandait qu'à être fondu, à être profané. Je tirai le bras de Michael et le tordis, l'articulation augmenta sa résistance, j'avais chaud.

La porte de l'appartement claqua.

Les pupilles de Michael se dilatèrent et il cria à l'aide. Je n'avais encore jamais entendu un enfant crier à l'aide, mis à part

une fois – moi-même, quand j'étais resté coincé dans l'ascenseur de l'immeuble et n'avais été délivré que trois heures plus tard. Depuis ce jour, j'évitais de le toucher, comme s'il était une partie indécente du corps, qu'il ne fallait mentionner devant personne. Je détestais son bruit de halètement, la nuit, dans les cloisons.

Je tordis le bras de Michael encore plus fort, il pleurait et criait en appelant sa mère qui était sûrement encore dans la cage d'escalier. Je touchai son front et ses tempes. Il se laissait faire. Quelque chose de sombre se dégageait du contact de la tête de Michael, de la manière dont je ressentais la forme de son crâne à travers ses cheveux coupés court. Dans cette sensation, il y avait un désir lancinant, paralysant, le besoin de continuer coûte que coûte. Sans lâcher prise, je touchai ma propre tête pour voir si la sensation se reproduisait. Je répétai son nom à voix haute : Mich-a-el, Mich-a-eel.

Je m'emparai de ses lunettes et les retirai, avec lenteur et précaution, comme l'on détache le papier protecteur d'une décalcomanie. Il se mit aussitôt à cligner des yeux. Sur l'un des verres s'était déposée une petite larme ronde. Je reniflai ses lunettes.

« Ouvre la bouche », lui ordonnai-je.

Il secoua la tête, se tordit sous moi comme un poisson qui tente de regagner les eaux. J'attrapai son visage et lui écartai les lèvres avec le pouce et l'index. Il se défendit, mais je réussis à lui glisser ses lunettes entre les dents. Il avait capitulé, et allongé là avec les lunettes dans la bouche, il pleurait.

Pris de pitié, je voulus arrêter. Le téléphone de l'appartement sonna.

Je passai la main sur sa tête, ses cheveux coupés ras, cette sensation au bout de mes doigts ranima la folie, le sombre vertige ; en enfonçant mes ongles dans ses joues, je sentis ma bouche se distordre sans pouvoir le contrôler – elle prenait la forme d'une bouche ouverte de moitié, comme après une grosse crise de larmes, une plaie béante davantage qu'une bouche. Je déglutissais. La sensation de sa peau qui s'abandonnait sous mes ongles. C'était assez, il fallait maintenant que je m'arrête. Une sonnerie incomplète retentit une dernière fois, puis le téléphone resta silencieux.

Extrait de la publication

Je me relevai. Michael cracha d'abord les lunettes, elles tombèrent sur le tapis. Il avait cessé de pleurer. Tout en m'ignorant, il arrangea le désordre de ses vêtements et essuya ses lunettes sur une manche de sa chemise.

Je retournai m'asseoir devant son ordinateur.

« Viens-tu maintenant », dis-je.

Il s'assit sur son lit, enleva et réenfila ses chaussettes. Une tentative désespérée pour retrouver un peu d'ordre. Puis il se leva pour venir effectivement à côté moi et nous recommençâmes à jouer l'un contre l'autre. Il se contentait de fixer l'écran, le visage aussi inexpressif qu'une rame de papier. Ses doigts grassouillets aux ongles rongés sautillaient maladroitement sur le clavier. Je le laissai gagner pour lui montrer que je n'étais plus en colère contre lui. Il s'efforça aussi de perdre – pour me calmer, je suppose – mais n'y parvint pas. Son joueur finit par lever ses bras carrés au ciel et interpréta la danse de la victoire. Au bout de trois parties, Michael avait même une vie d'avance sur moi.

*

L'atroce crucifixion sur le revers du Retable d'Issenheim ; un portrait de Joseph Merrick, dit l'Homme-Éléphant ; la petite fille nue en flammes au Vietnam ; l'abat-jour de Buchenwald ; un prisonnier des camps de concentration assassiné dans une chambre pressurisée, les orbites éclatées ; une vieille gravure sur cuivre représentant un médecin de la peste avec un masque en forme de bec et une baguette pour toucher les malades, devant lui une dépouille noire décharnée comme une touffe de laine brûlée ; une carte publicitaire du film *Eraserhead* ; quelques vieux dessins d'enfants avec des tunnels, des cierges et des autels ; un rosaire ; une série d'images de *La Chronique médicale* sur le travail des casseurs de pierre au Moyen Âge ; l'*Enfer musical* de Bosch ; quelques pages d'un livre pour enfants avec des reproductions d'elfes séniles, frappés par une malédiction faisant vieillir leur visage et changeant leur cœur en champignons gris, qui finissent par éclore de leur poitrine comme de petits parapluies

Extrait de la publication

vivants – l'image la plus abominable représente une prairie entourée d'une forêt, sur laquelle une troupe d'elfes, hommes et femmes, se contorsionnent, dans les affres de la mort, en pressant leurs mains sur leur torse pour arrêter la catastrophe – ça et une collection de vieilles figurines d'animation étaient à peu près le contenu de la caisse bleue. Je l'avais déjà tirée de dessous le lit quand je remarquai qu'elle ne me serait pas utile ce jour-là. Elle s'en retourna dans les ténèbres.

*

Michael reçut sa deuxième raclée le lendemain, par contumace cette fois, pour ainsi dire.

Nous étions tous au parc en train de jouer à l'escadrille. J'aimais beaucoup ce mot, même si je ne savais pas exactement d'où il venait. Il donnait l'impression d'avoir un mystérieux gant en cuir noir dans la bouche.

Le jeu était le suivant : quatre d'entre nous formaient le commando de choc d'une troupe d'intervention spéciale qui, après une catastrophe nucléaire, sillonnait le pays et œuvrait pour la paix et le maintien de l'ordre. Les trois autres étaient des rebelles. Nous avions pris ces règles du jeu sur le boîtier d'une cassette vidéo.

Le jeu consistait en des combats d'armes à feu à travers tout le parc. En guise d'armes, nous utilisions des branches.

Je donnai à Michael la consigne d'aller se cacher. Nous n'avions pas parlé de notre dispute de la veille. Mais il me parut légèrement plus soumis que d'habitude. Il me demanda où il devait se cacher. Je le menai au petit pavillon où se trouvaient les toilettes publiques, près de la Volksgartenstraße. La porte des WC pour hommes était ouverte, et je plaçai Michael dans un des cabinets.

« Jusqu'à ce qu'on t'appelle », dis-je.

Il fit le salut militaire. L'espace d'un instant, son entrain niais pour ce jeu, ses joues rouges, sa mâchoire inférieure proéminente me mirent hors de moi, mais je me ressaisis et le laissai seul, il ferma la porte des WC. Une inscription obscène apparut, suivie

Extrait de la publication

d'un numéro de téléphone. Je revins sur mes pas et lui conseillai de fermer la porte à clef. J'attendis. Au bout d'un moment, le petit voyant sous la poignée devint rouge – *occupé*.

Le jeu dura environ une heure sans interruption. Nous évitions le côté du parc où quelques-unes des mères étaient installées sur des bancs en attendant que leurs fils reviennent vers elles, fatigués.

Cette fois ce fut différent : une mère surgit au beau milieu de nos vengeances postapocalyptiques. Sans même prendre acte de l'avancée du jeu, elle interpella son fils Markus qui gisait justement dans l'herbe. Il se releva sur-le-champ et partit avec elle. Une autre mère surgit aussitôt après et demanda où était son fils.

Je la connaissais. J'attendis.

Peu après, tous étaient à sa recherche, moi y compris. Sur la passerelle au-dessus du broyeur du moulin, je découvris un petit mouchoir en tissu que quelqu'un avait enroulé autour d'un barreau de la balustrade. Le mouchoir prit la forme d'une veste, d'un caleçon, d'un pull-over. Du pull-over de Michael. Michael avait été kidnappé, violé dans un buisson, dans une arrière-cour, sur le siège d'une camionnette, puis on avait posé sa veste sur le pont pour faire diversion. Ou alors non, c'était lui, de sa propre initiative, qui était allé trouver un des mendiants pour se proposer. Ou s'exposer, avec ce préfixe un peu plus rauque, un peu plus sordide.

Cette dernière version de l'histoire me séduisait particulièrement. Et si j'avais vu quelque chose… par exemple le moment où Michael aborde le clodo pour la première fois… Peut-être qu'il a même payé le clodo. Avec sa veste. Et le clodo, l'ayant trouvée finalement trop petite, l'avait déposée ici comme si quelqu'un l'avait simplement oubliée. Ou mieux encore : Michael avait soudain disparu de notre jeu et avait déjà retiré sa veste avant de partir. Cette histoire était imbattable. Parce qu'on ne savait rien et pouvait tout supposer – pourquoi a-t-il retiré sa veste alors que c'était presque le soir et que l'air était plutôt frais ? Et pourquoi était-il soudain parti ? Ces questions me donnaient un avantage inouï ; on me croirait sur parole, j'en savais moi-même si peu.

Ce fut la découverte la plus merveilleuse de toutes : une histoire qui, le temps d'une soirée, refoulait la réalité. J'avais découvert le champ d'action de ma propre voix. J'avais trouvé Dieu, je l'avais accueilli en moi.

C'était la plus belle soirée que je passais depuis longtemps. Pas de disputes, pas de cris. Mon père et ma mère, plongés à voix basse dans une conversation de la plus haute importance, étaient assis côte à côte à la table de la cuisine. De quoi était-il question ? Du parc évidemment. De mon témoignage, de moi – il était question de moi, à leur insu ! Je l'emportais sur toute la ligne.

Ils se concertaient pour savoir si le parc restait un lieu suffisamment sûr pour un enfant. Devaient-ils même m'interdire d'aller jouer là-bas ? Peut-être que c'était aussi la faute de la mère de Michael si son fils avait disparu. Oui, qui sait, c'était bien possible aussi. Négligeait-elle son fils ? Il faudrait me questionner là-dessus.

J'étais assis devant mon assiette de spaghettis dans la pièce d'à côté, mais j'entendais tout. Je mangeais en faisant le moins de bruit possible. Je m'étais prouvé qu'il existait une issue dans ma tête, une issue à cet enfer quotidien, aux disputes et aux bagarres de mes parents. Je n'avais plus besoin de mon frère pour supporter la situation. Il pouvait bien rester où il voulait. J'entrevoyais les premières lueurs bleu clair de l'indépendance ! Je n'en revenais pas. J'étais assis devant mon dîner sur le canapé du salon et tout me paraissait magnifique : les vieux cadres aux murs, la sombre société des fauteuils de balcon repliés, le plateau de la table, la liseuse verte. La chambre vide de mon frère. La porte fermée.

Mon père proposa que je fusse dorénavant toujours accompagné par quelqu'un. Une fois que les recherches seraient terminées et que Michael serait réapparu, ça allait sans dire. D'ici là, le parc restait une zone interdite.

Je dus réprimer un rire nerveux. La bouche pleine de pâtes, je pressai la serviette contre mes lèvres et me forçai à avaler. Dans ma poitrine, juste sous ma gorge, implosait un petit ballon de bonheur.

Extrait de la publication

Et s'il était encore là-bas, dans ces toilettes répugnantes, qui empestaient l'urine centenaire et les excréments d'hommes moribonds ? C'était délicieux d'imaginer Michael en bermuda, assis sur une des lunettes incrustées de saleté, *maintenant sa position*. Il avait peut-être piqué du nez à un moment ou à un autre. Cela ne m'aurait pas étonné, il lui arrivait fréquemment de dormir en classe.

S'il avait réussi à rester toute la nuit dans la cabine, je me promis de le gratifier d'une promotion le lendemain.

En cette soirée merveilleusement paisible, ma mère eut quelqu'un au téléphone au milieu de la nuit ; c'était aussi chose rare. J'étais au lit depuis longtemps tandis qu'elle parlait dans la pièce d'à côté. J'entendais sa voix, elle dit qu'elle était désolée, elle promit quelque chose que je ne parvins pas à comprendre, puis elle raccrocha.

Le rai de lumière sous ma porte rougeoya puis s'éteignit.

*

Ma découverte avait dû tout changer, absolument tout, car le lendemain matin l'appartement était désert – les chaussures et manteaux de mes parents n'étaient plus à leur place –, de la cuisine seule provenaient des bruits.

Je m'attendais à y voir Inge parler avec ses plantes de pied.

« Salut », dit Bernd en levant les yeux de son verre de lait.

Je songeai que j'étais encore en pyjama – Bernd détestait quand je n'étais pas encore habillé, il disait toujours que j'étais nu même si je n'avais rien de découvert.

Je me demandai alors : pourquoi était-il là ?

« Papa et maman rentreront plus tard », dit-il en mâchant.

Son ton me surprit. *Papa et maman* – il n'avait jamais parlé d'eux comme ça. C'était toujours *ils* d'habitude. Il les regroupait tout le temps. Quelque chose l'avait changé pendant qu'il était parti. Était-il rentré pour de bon ? Allait-il revenir habiter ici ? Je ne savais pas quoi lui demander.

« Et si tu allais te mettre quelque chose, non ?… »

Je m'examinai jusqu'aux pieds pour lui montrer que je prenais sa proposition au sérieux, et regagnai ma chambre. Je retirai mon pyjama et sortis un slip propre de la commode. Je trouvai un tee-shirt plié sur le tabouret du piano.

J'entendais Bernd faire les cent pas à l'extérieur de la chambre. Cherchait-il quelque chose ? Un trousseau de clefs cliqueta, et la porte de l'appartement se referma.

J'allai dans le salon en slip et en tee-shirt. Bernd était assis devant le téléviseur, le verre de lait posé devant lui. Il n'y avait toujours pas touché.

« Viens », dit-il en tapotant la housse du canapé à côté de lui.

Ce geste aussi était nouveau. J'hésitai un instant.

« Tu es arrivé ce matin ? » lui demandai-je.

Le son de ma voix était un peu faible. Je regardai le verre de lait et me raclai la gorge.

« Non, cette nuit, dit-il en tripotant la télécommande. Tout de suite après l'appel… je suis venu… »

L'appel ? Était-ce ce que j'avais entendu la veille dans mon demi-sommeil ? Mes souvenirs de la nuit étaient étonnamment vagues. Pour la première fois depuis très longtemps, j'avais dormi d'une seule traite, d'un sommeil paisible et dépourvu de rêves.

« Tout de suite après l'appel…, répéta-t-il, espèce de merdeux…

– Quoi ?

– Comment ça quoi ? rétorqua-t-il.

– Pourquoi tu me dis merdeux ?

– Moi, j'ai dit ça ? – il posa la télécommande et fit l'étonné – pas que je sache… Je ne t'aurais quand même pas traité de petit merdeux, si ?

– Ha ha ! »

J'espérais qu'il plaisantait.

« Une espèce de petit merdeux tordu… non… non, ce doit être une erreur, dit-il, avec deux doigts posés sur sa lèvre inférieure, une espèce de petite merde complètement cinglée… non, tu as dû mal entendre… »

Je me levai.

« Mais qu'est-ce que… »

Extrait de la publication

Il m'attrapa alors par les épaules et me souleva. Sa force physique était restée la même.

« Un vrai petit psychopathe, dit-il en me laissant tomber par terre. Cinq heures. Cinq foutues heures… Tu sais ce que c'est ? Cinq heu-res. Presque jusqu'à minuit ! Tu sais ce que c'est ?

– Oui », dis-je.

Je sentis des larmes affluer sous la surface de mon visage. Elles cherchaient une issue.

« Que ferais-tu, toi, si tu avais été enfermé à clef jusqu'à minuit dans des toilettes dégoûtantes ?

– Je ne l'ai pas enf…

– Jusqu'à ce qu'une bande de jeunes cinglés tombent sur toi et te ramènent à la maison ? Tu sais, une bande de tordus avec la boule à zéro et des canettes de bière… Hein ? »

Je me retournai et me dirigeai vers ma chambre. Bernd avait sûrement perdu la raison là où il avait passé les dernières semaines.

Il me rattrapa, je lui échappai, il m'empoigna plus vigoureusement et me souleva de nouveau. Je lui donnai des coups de pied.

« Alors, ça t'a plu, hein ? demanda-t-il tout contre mon oreille, ça t'a excité ? Il a crié au secours ? Vas-y, raconte ! Je suis ton frère, à moi tu peux tout raconter… »

Il finit par me lâcher, je m'enfuis dans ma chambre en courant. Lui sur mes talons. Je lui échappai en me glissant sous le lit. Je roulai aussi loin que possible dans l'obscurité. Son visage surgit dans le rai de lumière, pesta. Il réussit à passer sous le lit et essaya de m'empoigner, mais j'étais trop loin. Il frappa du poing par terre et se redressa. Ses pieds nus firent le tour du lit qu'il souleva par un côté.

Pris de panique, je rampai de l'autre côté, m'échappai de la chambre, passai devant l'arbre sinistre et dégarni que formait le portemanteau vide – pourquoi avaient-ils tous disparu ? – et filai dans la cuisine. Déjà il me rattrapait, étant beaucoup plus grand et plus rapide, effroyablement grand et effroyablement rapide, ses mains m'agrippèrent aux épaules et me firent pivoter. J'étais perdu, ruai des pieds et des poings, il para tous les coups, me colla une effroyable gifle si bien que, durant un moment, tout parut

plongé dans un bleu verdâtre, se mouvant plus lentement que d'habitude. Dans une ultime tentative de réconciliation, je voulus l'attraper par la taille, mais ne fis que me jeter dans le piège : il commença par me tordre le bras dans le dos, puis il me renversa de telle sorte que mon visage vint percuter le sol, et s'assit à califourchon sur moi. Je haletai et grognai de détresse, n'avais presque plus d'air et, quand je voulus parler, mes cordes vocales n'émirent qu'un grognement canin.

Bernd enfonçait son genou dans mon dos entre les omoplates, de plus en plus fort. Je voyais bien que la punition qu'il m'infligeait risquait de déraper, et je me mis à gémir, peut-être même à pleurer un peu. Sous l'effet de la douleur cuisante et de la colère impuissante que j'éprouvais, je ravalai mes larmes, sanglotai un peu, tout doucement car je n'avais presque plus d'air. Bernd ne lâchait pas prise, je me retournai sous lui, il m'administra quelques coups sur la tête, puis son poing glissa et il tapa beaucoup trop fort, si bien que mon visage vint percuter le sol une deuxième fois, de nouveau nez et lèvres en avant. Puis il s'arrêta, l'étau se desserra, se fit plus supportable, et sa masse se releva de ma cage thoracique broyée. Enfin, j'étais libre. Derrière moi, Bernd haletait. Je fondis en larmes.

Il m'enjamba et disparut dans la salle de bains. J'entendis le robinet siffler, l'armoire à pharmacie s'ouvrir et se fermer.

Après m'avoir cogné, il ne revint plus, me laissa à terre là où il m'avait jeté. J'avais la lèvre éclatée et la tête qui tournait – sous moi, du sang s'agglutinait – du sang partout, du sang sur mes mains, même sur ma montre, à quatre pattes je rampai vers le radiateur et m'y adossai, la joue collée contre le métal froid.

C'est la fin, pensai-je. Je vais mourir.

*

J'étais vautré dans ma misère, enroulé dans la colère et la détresse, comme un poing solitaire serré dans un gant trop étroit. Mes pieds transpiraient sous la couette mais je les laissai où ils étaient.

Quand je fermais les yeux, les contours de mon champ visuel se brouillaient. Je les frottai, mais cela ne fit qu'empirer la situation. Immobile, j'attendais sans bouger que le brouillage disparût, mais il persistait. Alors je rouvrais les yeux.

Un dessin au mur me fixait : un autoportrait tremblé, griffonné à l'école. Il riait d'un air bête et insouciant, comme une cible.

Mon front était brûlant, et je respirais avec peine. Du moins, c'était ce que j'imaginais. Ma poitrine se levait et s'abaissait, j'arrivais donc à respirer mais quand j'ouvrais la bouche, c'était si chaud à l'intérieur que l'air me semblait ne plus passer.

Entre-temps, ma mère était venue plusieurs fois à mon chevet et ne me laissait aucun répit. Je quémandais un thermomètre mais elle ne réagissait pas.

Quand je fermais les yeux, j'entendais le bruissement d'un ruisseau dans ma chambre. Le rai incandescent sous la fente de ma porte s'approchait parfois dangereusement, comme s'il allait me toucher le front, puis s'éloignait. Je sentais sa chaleur et reculais en tremblant.

Je cherchais le sommeil, sans parvenir à le trouver. Dehors, derrière la porte, il y avait des voix, tantôt basses, tantôt plus fortes, qui s'interrompaient, se couvraient, s'étouffaient. Toute une cage d'escalier remplie de voix.

Je roulai sur le côté. L'entrebâillement incandescent de la porte me suivit, vint se poser à la manière d'un fer rouge contre ma joue. Je voulus l'effacer mais il n'était fait que de lumière et ma main passa à travers. Tout bascula dans le chaos. Mes doigts s'emmêlèrent dans un pli du couvre-lit. Il n'était pas particulièrement profond mais je ne pouvais plus en dégager mes doigts. Le pli les retenait comme un poisson pris à la ligne.

Ce devait être le cirque.

Je voyais Inge assise dans notre cuisine, tenant dans ses bras un petit porcelet. Il arrive parfois qu'un petit porcelet soit rejeté par sa mère. Elle le traite comme un intrus et le chasse. Le porcelet ne comprend pas et, désemparé, fixe de loin sa mère. Inge montre la nuque du porcelet.

Et soudain Inge, qui est en même temps la mère du porcelet, ne tient plus qu'une grosse bougie qu'elle tourne entre ses mains. Aurais-je pris la bougie pour un porcelet ? Je regarde la bougie d'en haut. La mèche se noie lentement, se décompose en un blanc laiteux. Pareille à un insecte ou à la silhouette cillante d'un oiseau, au loin dans le grand disque ambré du soleil du soir.

Le cirque, le cirque.

Une branche isolée, frêle et flexible, surgit de la colonne de cire. À la pointe, la branche se divise en deux, puis de deux en quatre, et ainsi de suite. Plusieurs branches sortent de la bougie. Il est difficile de ne pas perdre le fil. Bientôt, il y a tant de branches que je ne peux plus les compter. Ce doit être un nombre pair, c'est tout ce que je sais, en fin de compte elles se dédoublent toujours à chaque extrémité. Cette jungle atteint presque le plafond de la chambre. La tâche qui me revient est en fait très simple : il me faut classer les branches d'après leur taille et le nombre de leurs rejetons, j'ai déjà terminé pour certaines. Cela ne prendra pas plus de quelques heures. Peut-être pourrai-je aussi les redresser un peu, les lisser. Ça ne marche pas.

Les voix devant la porte se divisent tandis que je démêle les branches une à une. C'est extrêmement difficile, j'ai besoin de toute mon énergie. Rien ne m'a jamais paru aussi difficile. Mes doigts se cramponnent toujours plus profondément à la complexe corolle de plis dans la couette chiffonnée.

*

Une des voix devant la porte s'éleva, protesta contre quelque chose, ne fut pas écoutée, baissa aussitôt et se tut. C'était la voix de ma mère. La porte s'ouvrit et elle vint vers moi. Dieu merci, personne ne l'accompagnait, ni le père Johann, ni l'instituteur, ni mon frère, même si j'aurais peut-être été content de lui parler, d'entendre ses excuses et de les accepter. J'étais alité, c'était bien la preuve que son offensive avait été injuste.

Ma mère s'assit à mon chevet.

« Viens ici », dit-elle d'une voix chancelante, comme si elle venait de pleurer.

Sans me regarder, elle leva un peu les bras, en signe d'invitation – je m'assis dans le lit. Alors je remarquai combien la chaleur de mon dos était insupportable. Une soudaine envie de bouger s'empara à nouveau de moi, je voulais au moins ôter cette chemise trempée de sueur et toute collante.

Ma mère me prit dans ses bras et posa sa main sur ma nuque. Elle me tâta le cou, le palpa comme si elle cherchait des ganglions ou des piqûres d'insecte, et murmura :

« Peut-être avec de légers massages… si le long de l'œsophage, on… »

Je ne comprenais pas, et elle continua de parler toute seule tout en faisant danser ses doigts le long de mon cou, pour recueillir des informations :

« Là… »

Elle m'écarta un peu d'elle, me maintenant à distance, son regard grave se posa sur moi, un regard inquiet, angoissé, comme si je m'étais transformé en dinosaure dans ses bras. Ses mains continuaient à pianoter sur mon cou. Elle le faisait avec beaucoup de précautions mais c'était tout de même désagréable, et je n'osais pas déglutir. Mais je ne disais rien. J'avais compris que ce moment était très important pour elle.

Finalement elle se leva, ses joues étaient un peu rouges. Épuisée, elle soupira et regagna la porte. Elle l'ouvrit aux autres visiteurs – ils étaient donc tous venus me voir ; je frémis tout à coup à cette idée. Que me voulaient-ils, pourquoi venaient-ils tous en même temps ? Le prêtre entra en dernier dans la chambre.

Il dit quelque chose à ma mère d'une voix très basse, je ne pouvais pas comprendre ce qu'il disait mais j'entendais ma mère :

« Oui, certes… mais si on l'écrasait très finement pour en… comme de la poudre presque… ça lui ferait peut-être moins mal… »

Le père Johann secouait la tête.

Ne pouvant plus supporter cette tension et l'incertitude de la situation, je tirai la couette au-dessus de ma tête. On l'arracha

aussitôt, l'instituteur l'attrapa et la roula promptement en boule, comme pour la neutraliser.

« Felix, dit le père Johann, lève-toi, s'il te plaît. Viens ici. »

Depuis combien de temps n'avais-je plus entendu mon prénom ?

Je fis ce qu'il exigeait de moi. J'étais debout devant lui. D'une main, il fit le signe de croix au-dessus de moi, dans l'autre il gardait quelque chose caché derrière son dos.

« Le corps du Christ », murmura-t-il.

Je connaissais la chanson. J'ouvris automatiquement la bouche.

Sa main sortit de derrière son dos. Sur elle, tel un plateau d'argent en équilibre sur les doigts-araignée d'un garçon de café, était posé, soigneusement sorti de son encadrement, le vitrail opale, rond comme un cercle, grand comme la tête d'une fillette.

Extrait de la publication